Jean de La Fontaine

# FABLES

*Illustrées par des maîtres de l'estampe japonaise*

Préface d'Elisabeth Lemirre

Éditions Picquier

# Préface

Quand le Japon, après deux siècles de rigoureux enfermement sur lui-même, s'ouvrit enfin au monde en 1854, l'Occident vit peu à peu apparaître – parmi d'innombrables objets – un art qu'il ne connaissait quasiment pas, celui des estampes de l'ukiyo-e, « images d'un monde flottant », c'est-à-dire éphémère. Le choc fut rude. En témoigne cette notation des Goncourt, dans leur *Journal*, en 1861 : « Je n'ai jamais rien vu de si prodigieux, de si fantaisiste, de si admirable et poétique comme art. Ce sont des tons fins comme des tons de plumage, éclatants comme des émaux ; des poses, des toilettes, des visages, des femmes qui ont l'air de venir d'un rêve ; des naïvetés d'école primitive, ravissantes et d'un caractère qui dépasse Albert Dürer ; une magie enivrant les yeux comme un parfum d'Orient. Un art prodigieux, naturel, multiple comme une flore, fascinant comme un miroir magique. » Les frères Goncourt s'étaient-ils souvenus de cette image de La Fontaine : « Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col / Un arc en ciel nuancé de cent sortes de soie » (*Le Paon se plaignant à Junon*). Il suffit d'évoquer les noms de Masanobu (1686-1764), de Harunobu (1725-1770), de Kiyonaga (1752-1815), mais aussi et surtout ceux d'Utamaro (1753-1806), de Hokusai (1760-1849) et de Hiroshige (1797-1858) pour comprendre le vacillement qui s'empara alors des amateurs d'art en Europe, dont témoigne la réflexion des Goncourt. L'excès même de leur description dissimule probablement l'ahurissement ressenti devant la découverte des productions de cet art venu d'un ailleurs insoupçonné. On n'allait plus en quête d'un nouveau continent, c'était un

nouveau continent qui débarquait en Occident. Sans doute le Japon fut-il alors pour beaucoup ce que fut la fascination des mythiques Indes occidentales pour les hommes curieux que tentaient d'improbables horizons.

On connaît l'influence de cet art sur celui de l'Occident : le japonisme qui, peu ou prou, conduisit à l'impressionnisme. Dès 1871, les Goncourt notaient que la peinture occidentale commençait à être *contaminée* par cet Orient extrême : « Qui aurait osé peindre, il y a vingt ans, une femme en robe vraiment jaune ; ça n'a pu se tenter qu'après la *Salomé* japonaise de Regnault (Fig. 1), et cette introduction autoritaire dans l'optique de l'Europe de la couleur impériale de l'Extrême-Orient, oui, c'est une vraie révolution en la chromatique du tableau et de la mode. »

Cet art de l'estampe était né du bouleversement de la société japonaise, quand un shôgun avait pris le pouvoir et s'était installé à Edo (Tôkyô), reléguant l'empereur à Kyôto, l'ancienne cité impériale, Heian-kyô, littéralement « la ville de la paix ». Devenu un pur symbole, l'empereur régnait sans gouverner, le pouvoir – fort autoritaire pour lutter contre les clans des seigneurs locaux – étant aux mains des shôguns successifs. Emergea alors peu à peu une classe nouvelle – celle des marchands et des artisans – qui s'enrichit, comme en France au XVII^e^ siècle la classe bourgeoise. Mais cette classe des marchands, qui disposait du pouvoir de l'argent, était exclue de la culture traditionnelle de la cour. Au XVII^e^ siècle, elle inventa donc sa propre culture, celle qui vit naître le théâtre kabuki (le nô étant réservé à la classe des seigneurs) et les lieux de plaisir, tout particulièrement le célèbre Yoshiwara d'Edo où se retrouvaient – à l'abri de ses murs – toutes les couches de la société pour jouir d'un temps qui passait comme l'herbe des champs.

Fig. 1 : Henri Regnault, *Salomé*, 1870.
Metropolitan Museum of Art, Washington.

qui appelait qu'on les traduisît en images pour qu'on les puisse mieux *imaginer*.

Le pari n'était cependant pas sans risque. La Fontaine avait été surabondamment illustré, et il allait l'être encore au cours du XXe siècle. Qu'on pense à Benjamin Rabier qui publie sa première édition des *Fables de La Fontaine* en 1906, à Marcel Jeanjean (1928), Samivel (1944), Félix Loriaux (1949), Marc Chagall (1952) et bien d'autres aujourd'hui encore. Barboutau a sans doute voulu *dépayser* la représentation occidentale en ayant recours à la tradition japonaise de l'estampe. Mais qu'en est-il vraiment ?

Retenons quatre artistes français qui, avant la publication du recueil japonais, ont illustré les fables de La Fontaine : Chauveau (1668), Oudry (1775), Grandville (1838) et Doré (1868). La fable de *La Cigale et la Fourmi* permet cette confrontation entre deux confins du monde, l'Occident et l'Orient.

Chauveau réduit l'histoire que conte la fable à une scène insignifiante (Fig. 3). L'essentiel est dit ailleurs que dans les personnages du récit, à peine discernables et peu identifiables. Le sens est dans le décor. Avec lui, l'artiste transporte, dans une espèce de métaphore virtuelle, le drame qui se joue : c'est l'hiver, une maison est perdue au milieu d'arbres dénudés ; trois hommes se chauffent à un feu dans un paysage enneigé.

C'est en quelque sorte pire chez Oudry (Fig. 4) : les acteurs du drame sont égarés dans une lourde tapisserie, les enrobant dans une ouverture théâtrale. Les paysans qui figuraient dans la gravure de Chauveau sont désormais, sous la forme d'amours, empierrés sur un vase. Le paysage ne laisse rien soupçonner de l'hiver. Nous sommes à la cour de Versailles, bien loin des décors champêtres qu'aimait La Fontaine.

Fig. 3 : François Chauveau, *Fables choisies et mises en vers*, 1668.
Bibliothèque Nationale de France, Paris.

Fig. 4 :
Jean-Baptiste Oudry,
*Choix de fables de La Fontaine*, 1759.
Bibliothèque de l'Institut de France, Paris.

Chez Grandville (Fig. 5), tout est modifié : si le décor est bien celui de l'hiver, les animaux s'humanisent dans un curieux échangisme, une contagion, entre l'animalité et l'humanité. Grandville livre ici en quelque sorte le secret de la fable : ce sont les vices des hommes qui, haillonnés sous la bête, se dévoilent.

Gustave Doré (Fig. 6), à la fin du XIXe siècle (1868), accentuera encore cette tendance, au point que les bêtes de la fable s'humaniseront entièrement, comme si l'artiste avait voulu explicitement exprimer ce qu'il en était réellement sous les défroques animales qui ont disparu.

Qu'en est-il de la représentation japonaise (Fig. 7) ? Les personnages restent des bêtes, quand bien même ils ont quelque chose de la posture humaine : ils se tiennent en effet debout. L'artiste japonais se situe d'une certaine façon entre la manière de Chauveau et celle d'Oudry – dans les gravures desquels l'animal était bien un animal – et l'humanisation de la bête opérée partiellement par Grandville et complètement par Doré. Il faut sans doute aussi noter qu'il y a ici une autre contamination, qui n'existe pas chez les deux premiers illustrateurs : si les bêtes sont bien des bêtes dans la gravure japonaise, avec une fragile touche d'humanité cependant, de l'humain apparaît dans le paysage : la fourmi – comme chez Grandville et Doré – est installée dans une maison. Cette maison cependant et le reste du paysage obéissent à la tradition des maîtres de l'estampe. La fourmi se devine, comme les courtisanes du Yoshiwara, derrière la grille coulissante des maisons de plaisir. La neige se confondant avec le ciel, ainsi que Hokusai la figure dans les estampes, agrandit la perspective. Les buissons bordant la maison sont représentés, selon l'exigence des manuels de botanique japonais, par une alternance de traits et de pointillés. Comme souvent, un ruisseau raye la scène et va se perdre à l'horizon, creusant encore une fois l'espace.

Fig. 13.

# La Cigale et la Fourmi

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut.
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit et jour à tout venant,
Je chantais, ne vous déplaise.
Vous chantiez ? j'en suis fort aise,
Eh bien! dansez maintenant.

# Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard par l'odeur alléché
Lui tint à peu près ce langage :
Hé bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phenix des hôtes de ces bois.
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie :
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

# L'Hirondelle et les Petits Oiseaux

Une Hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages.
Et devant qu'ils fussent éclos
Les annonçait aux Matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème
Elle vit un Manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons,
Je vous plains : Car pour moi, dans ce péril extrême
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
Un jour viendra qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper ;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison.
Gare la cage ou le chaudron.
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.
Les Oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain ;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur, babillarde, dit-on,

Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crue,
L'Hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien :
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien ;
Dés que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux Oisillons la guerre ;
Quand reginglettes et réseaux
Attraperont petits Oiseaux ;
Ne volez plus de place en place :
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Grue, et la Bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes.
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément,
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres.
Maint oisillon se vit esclave retenu.

*Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,*
*Et ne croyons le mal que quand il est venu.*

秋水

# La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Boeuf

Une Grenouille vit un Bœuf,
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse s'étend, et s'enfle et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur ;
Disant : Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez ? dites-moi ? n'y suis-je point encore ?
Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. M'y voilà ?
Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

*Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :*
*Tout Bourgeois veut bâtir comme les grands Seigneurs ;*
*Tout petit Prince a des Ambassadeurs :*
*Tout Marquis veut avoir des Pages.*